

# LES FAUSSES TRADUCTIONS DE BORIS VIAN, ALIAS VERNON SULLIVAN

## à Alice Fulconis

Mon collègue et ami pataphysicien Paul Gayot me donne la possibilité de remplacer la « date vulgaire » d'aujourd'hui : MARDI 28 Février 2017 par la date pataphysicienne du 6 Pédale 144, selon le calendrier perpétuel d'Alfred Jarry, où l'on célèbre contrepiétiquement « les vers belges ». En effet, Boris Vian fit partie du collège de pataphysique pendant les sept dernières années de sa brève vie et contribua largement à publier des articles dans leurs revues.

### Le texte du « Déserteur »:

Ce chant, sur un poème de Boris Vian et une musique de Harold Berg, a toute une histoire. Vian a toujours été un provocateur engagé, prenant des risques avec la censure. « Le Déserteur », est sorti en 1954 au moment de la défaite de Dien Bien Phu en Indochine, et début de la guerre d'Algérie. Lettre au Président René Coty. En tant qu'hymne pacifiste international, il a été interdit sur les ondes en France jusqu'en 1962. Mouloudji transforma la dernière strophe, initialement prévue par Vian, très violente et virulente qui fut censurée. Il la remplaça par la sienne, très clairement pacifiste, avec l'accord de Vian. Juliette Gréco, Renaud, en donnèrent une version différente ; ainsi que Joan Baez, Peter Paul and Mary.

### Enregistrement :

« Les fausses traductions de Boris Vian, alias Vernon Sullivan »

### Epigraphe .

« *l'histoire est entièrement vraie puisque je l'ai inventée d'un bout à l'autre* ». Avant-Propos de « l'Ecume des Jours ». Voir ARAGON « Le Mentir Vrai ». Avant-Propos de « l'Ecume des Jours » (1947).

Il faut tout d'abord rappeler que les fausses ou pseudo – traductions constituent un véritable sous-genre littéraire dont le plus connu est très certainement « Fingal » (1761), épopée composée selon le poète écossais James Macpherson extraite du « Songe d'Ossian » qu'il prétendait avoir traduit du gaélique, soi-disant écrit par un barde écossais du III<sup>e</sup> siècle. Mais il y en a bien d'autres, dont celles, célèbres, de Prosper Mérimée avec ses pseudo-traductions du théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole que Mérimée disait avoir traduits, ainsi qu'un choix de poèmes recueillis en Bosnie et en Croatie, en réalité écrits par Mérimée lui-même. Il en va de même pour « Les Chansons de Billitis », de Pierre Louys (1894), prétendument traduites par une poétesse grecque contemporaine de Sappho. En 1947, Raymond Queneau

publia « On est toujours trop bon avec les femmes » comme étant une traduction de l'irlandais d'un roman attribué à une certaine Sally Mara, sans oublier le canular de l'Académicien d'origine russe naturalisé français, Andreï Makine, qui inventa de toutes pièces une traductrice, Françoise Dubourg pour publier son premier roman « La Fille d'un héros de l'Union soviétique », sorti en 1989 et écrit par lui-même, pensant qu'une traduction se vendrait mieux !



Boris Vian sait qu'il ne vivra pas longtemps. Né à Ville-d'Avray en 1920, à l'âge de douze ans, il apprend qu'il souffre d'une insuffisance

aortique incurable (qui pourrait maintenant être soignée). Il s'ensuit une véritable boulimie d'activités créatrices, fuite en avant devant la maladie. Il devient ingénieur après avoir intégré l'Ecole Centrale, où il hérite du surnom de « Bison Ravi », l'acronyme de son nom et obtient un emploi à l'AFNOR (Association Française de Normalisation). Il cumule l'écriture expérimentale et le jazz : il devient trompettiste, membre du Hot Club de France, familier de la cave existentialiste du Tabou à Saint-Germain-des-Prés. Il est l'ami de Duke Ellington, de Count Basie, de Miles Davis.

Il est aussi scénariste, acteur (théâtre et cinéma), peintre, auteur de traductions (vraies, dont celle des Contes de Grimm) et fausses, (les quatre Vernon Sullivan), pataphysicien, parolier de plusieurs chansons très polémiques, dont « Le Déserteur » en 1954.

Le 11 mai 1953, 22 Palotin 80, Boris Vian obtient son diplôme de satrape au Collège de Pataphysique. Parrainé par Raymond Queneau et Eugène Ionesco, il devient équarisseur de première classe. Il restera 7 ans au collège de Pataphysique et contribuera très régulièrement à leurs publications.

Il est victime d'une véritable avalanche de catastrophes et de scandales.

Le 22 novembre 1944, son père, Paul Vian est tué par balle par des inconnus qui s'introduisent chez lui, à Ville d'Avray. On ne retrouvera jamais les coupables et on ne connaîtra pas la raison de ce crime.

En avril 1947, un fait-divers fait scandale dans la Presse populaire : un représentant de commerce, Edmond Rouge, étrangle son amie Anne-Marie Masson, dans un hôtel près de Montparnasse et laisse son exemplaire

annoté de « J'irai cracher sur vos tombes » ouvert à la page où le héros tue sa maîtresse avant de se suicider : le passage qu'il avait souligné se trouve page 201 : Personnage principal, et parlant à la première personne, Lee Anderson raconte les faits comme il les a ressentis au moment de son crime : *« J'ai senti encore la chose qui venait le long de mon dos et ma main s'est refermée sur sa gorge sans que je puisse m'en empêcher ; c'est venu ; c'était si fort que je l'ai lâchée et que je me suis presque mis debout. Elle avait déjà la figure bleue mais elle ne bougeait pas. Elle s'était fait étrangler sans rien dire. Elle devait respirer encore. J'ai pris le revolver de Lou (sa sœur) et je lui ai tiré deux balles dans le cou, presque à bout portant ; le sang s'est mis à gicler à gros bouillons, lentement par saccades, avec un bruit humide... »*

Le 4 mai 1947, France-Dimanche accuse Boris Vian d'être un assassin par procuration et titre : « le roman qui tue », faisant allusion au phénomène du « copy cat », selon lequel un lecteur risque de s'inspirer de la violence criminelle d'un roman pour la mettre en pratique, impliquant, dès lors la responsabilité des auteurs. L'attrait causé par le fait-divers scabreux fait monter le tirage à cent-vingt mille exemplaires.

Le 22 juin 1955, son ami Denis Bourgeois dit à Vian que le lendemain matin il y aura une projection privée, en avant-première au cinéma Marbeuf, de l'adaptation de « J'irai cracher sur vos tombes » réalisée par Michel Gast, cinéaste qu'il désapprouvait : Vian avait demandé que son nom soit retiré du générique. Pressé par Denis Bourgeois, il accepte l'invitation et se rend au Marbeuf. Il meurt d'une syncope pendant la projection, au milieu de ses amis, le 23 juin 1959 à 10

heures 10. Ses derniers mots auraient été : *« Et ces types sont censés être des Américains ? Mon cul ! »*

La spécificité des pseudo-traductions de Boris Vian sous le nom de Vernon Sullivan vient surtout d'une technique mûrement réfléchie et structurée. Ce sont des documents, datés par épisodes souvent justifiés et transformés par les poursuites de la censure. Pour le lecteur, comme pour les romans de genre, il s'agit de véritables clones, chaque récit étant pratiquement identique et pourtant donnant à chaque fois l'impression d'être nouveau.

En 1946, le jeune Jean D'Halluin se lance dans l'édition et demande à son frère, contre-bassiste dans l'orchestre de Claude Abadie de lui faire rencontrer Boris Vian, qui jouait de la trompette (petite trompette à trois pistons) dans la même formation. L'idée de D'Halluin, surnommé « le Zazou de Saint-Germain-des-Prés de l'Après-guerre », était de trouver un traducteur des romans anglo-américains alors très à la mode, à la fois dans les textes publiés et dans leurs adaptations filmiques par des réalisateurs français. En 1953, succès de « La Môme vert de gris », (« Poison Ivy », avec Eddie Constantine, film de Bernard Borderie) et, la même année de « Cet homme est dangereux », (film de Jean Sacha), toujours avec Eddie Constantine dans le rôle de Lemmy Caution, tous les deux adaptant des romans de Peter Cheney. En effet, en France les romans noirs américains ou prétendus tels, comme ceux de Peter Cheney ou de James Hadley Chase, qui étaient en réalité des écrivains britanniques, mais qui comme Vernon Sullivan, à la consonance américaine, contribuaient à laisser croire qu'ils étaient américains, connurent

un succès considérable dans la célèbre Série noire créée par Marcel Duhamel qui traduisit lui-même Chandler et Hammett en 1945. « Série noire » dont le titre avait été inventé par Jacques Prévert, ami de Boris Vian qui habita comme lui dans un appartement de l'impasse, cité Véron et dont il partagea la terrasse au dessus du Moulin Rouge, à Pigalle pendant plusieurs années.

Dans sa préface, Marcel Duhamel avait prévenu les nouveaux lecteurs de la collection : « L'amateur d'énigmes à la Sherlock Holmes n'y trouvera pas son compte... On y voit des policiers aussi corrompus que les malfaiteurs qu'ils poursuivent... Parfois il n'y a pas de détective du tout... Mais alors, il reste de l'angoisse et de la violence... Il y a aussi de l'amour –préférentiellement bestial...

Selon Jean D'Halluin, il lui fallait « *un truc bien érotique, du genre de « Pas d'Orchidée pour Miss Blandish » de James Hadley Chase* ».

Vian lui répondit alors : « *Pourquoi cherches-tu des exemples en Amérique ? D'ici quinze jours je vais te le faire moi-même, ton best-seller* ».

En effet, le 8 novembre 1946, « J'irai Cracher sur vos tombes » sortait aux éditions du Scorpion, qui publièrent les quatre Vernon Sullivan, mais aussi Raymond Queneau, James Hadley Chase et Léo Malet.

Ce fut le début d'un long scandale qui, en un sens détruisit la carrière littéraire de Boris Vian. Une grande partie de la critique, – qu'il n'avait d'ailleurs pas ménagée en écrivant dans la postface des « Morts ont tous la même peau » (1948) : « *Critiques, vous êtes des veaux* », ne retenant de lui que son rôle de provocateur facétieux et loufoque, image incarnée du blagueur, du « *practical joker* » très influencé par la pataphysique à la Alfred Jarry et à la

Raymond Queneau et s'ingéniant à tordre le cou aux mots pour en inventer d'autres. Au sujet du « truc bien érotique » demandé par Jean D'Halluin, il semble que Vernon Sullivan ait non seulement suivi ce conseil à la lettre, mais que, se rapprochant du marquis de Sade, il soit allé bien au-delà, et n'y soit pas allé avec le dos de la cuillère, en y incluant un grand nombre de fantaisies érotiques allant du sadisme, à la nymphomanie, la nécrophilie, la scatologie, voire, même une certaine forme d'anthropophagie érotique, s'attirant ainsi les foudres de la censure représentée par l'architecte protestant, Daniel Parker dont Sullivan-Vian se moquera en en faisant le héros d'un autre Sullivan, « Les Morts ont tous la même peau » (1948). Paradoxalement, dans ce roman, Dan Parker est un nègre-blanc qui tue son frère noir qui le menace de révéler sa couleur.

Pour ses pseudo-traductions, Boris Vian organisa une minutieuse mise en scène. Il commença par inventer le nom de Vernon Sullivan à partir d'un mot valise : Paul Vernon, son ami dentiste et Joe Sullivan un célèbre pianiste de jazz. Il alla jusqu'à affirmer avoir rencontré Vernon Sullivan qui lui aurait remis son manuscrit en mains propres. Il prévit même de venir présenter publiquement Sullivan, en personne, – ce qui fait penser au dédoublement Romain Gary-Emile Ajar, lauréat de deux Prix Goncourt.

Résumé du roman : Le narrateur-criminel, Lee Anderson est un métis très clair : un nègre blanc qui décide de venger son jeune frère noir (« le gosse »), qui a été lynché par des Blancs pour avoir eu des relations sexuelles avec une Blanche. Il séduit, humilie

et tue odieusement deux jeunes Blanches de la haute société dont les parents s'étaient enrichis grâce à l'esclavage, Jean Asquith (qu'il met enceinte) et sa sœur, Lou (quinze ans) après leur avoir révélé qu'il était Noir. Il est finalement abattu par la police, puis, parce que c'est un Noir, son cadavre est pendu,.

(Le dernier chapitre (XXIV) se réduit aux deux lignes suivantes : « Ceux du village le pendirent tout de même parce que c'était un nègre ».

Afin de parachever la supercherie de son mari, pour la rendre encore plus crédible, la première femme de Vian, Michèle, qui était angliciste, fit imprimer par « The Vendome Press », dépendant de la collection du Scorpion, la traduction américaine de « I shall spit on your graves », de Milton Rosenthal, collaborateur avec Vian des Temps Modernes de Sartre. Il s'agissait de tenter de prouver que Vian s'était bien contenté de traduire un texte américain authentique ; et ce, pour dédouaner sa responsabilité, d'autant qu'à postériori, il semble bien que Vian n'ait pas vraiment relu cette traduction américaine.

Les pseudo-traductions de Vian, en forme de supercherie littéraire, sont avant tout un pastiche échevelé efficace de ces romans de la Série noire qui étaient en réalité des adaptations très encadrées et formatées par le maître d'œuvre, Marcel Duhamel, donc déjà des traductions truquées. Elles comptent de multiples américanismes conformément aux consignes éditoriales très rigoureuses. Les Américanismes (emprunts) volontaires, conformes à la politique éditoriale de Marcel Duhamel : grapefruit, flask, flacon ; bouncer videur ; blocks pâtés de maisons ; sûr (comme les cowboys dans les dialogues de films !) ;

les bobby soxers ; les minettes ; Holy smoke Sainte fumée...

*« Vous me le ferez, vous me baiserez. On le fait tout le temps et j'aime ça ! On baise tout le temps, et j'aime ça ! Sainte fumée, quelles jambes »*

Vian prétendait avoir simplement traduit le roman d'un écrivain noir américain, (*African American, Vernon Sullivan*), ayant dû émigrer en France à cause du racisme et de la censure. Son narrateur, Lee Anderson, dans une petite ville au sud des Etats-Unis, est un nègre blanc ; son jeune frère a été lynché pour avoir eu une relation sexuelle avec une Blanche.

Vian se plaisait à brouiller les pistes en faisant également de nombreuses vraies traductions, parfois pour des raisons alimentaires, parfois par plaisir, parmi lesquelles : « Les Femmes s'en balancent » (« Dames don't care »), de Peter Cheyney en 1949 ; « Le Client du Matin » (« The Quare Fellow ») de Brendan Behan en 1959. Il a traduit Richard Wright, et « The Big Sleep », de Raymond Chandler en 1948

Il avait une rubrique dans Les Temps Modernes, de Sartre, qu'il admirait avant de s'en moquer dans « L'Écume des Jours » sous l'appellation de Jean-Sol Partre.

Avec Milton Rosenthal qui, comme Vian, collaborait aux Temps Modernes de Sartre, il rédige un texte en anglais : « I shall spit on your graves », publié en été 1948 par Vendome Press (Scorpion) pour prouver que Vian n'est pas l'auteur du roman, censé être le texte original ! c'est donc un faux original. En fait, Rosenthal a simplement aidé Vian.

(Au deuxième procès, le 24 novembre 1948,

il dévoile son identité : Vernon Sullivan, c'est moi ! Fin de la censure du livre en 1973 et traduction dans de multiples langues)

Conclusion :

Pour terminer sur une note pataphysicienne, je voudrais rappeler la magnifique litote indiquant qu'un pataphysicien est éternel, comme le Satrape Boris Vian, sa mort apparente (son occultation) ayant eu lieu le 23 juin 1959 (année vulgaire), le 9 gidouille

86, selon le calendrier d'Alfred Jarry.

Boris Vian est donc toujours parmi nous : Diplôme de satrape au collège de Pataphysique, parrainé par Raymond Queneau et Eugène Ionesco le 22 Palotin, 80 (11 mai 1953), ne meurt pas.

**François GALLIX**

*« J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES »  
de BORIS VIAN : Edition Le livre de poche,  
220 pages, 5,60 €.*